

## **Jean de l'Ours**

*L. LALLEMENT, Contes rustiques et folklore de l'Argonne, ed. du bastion*

Jean de l'Ours était un géant d'une force et d'une adresse prodigieuses.

A peine âgé de dix ans et mesurant déjà six pieds de haut, il arrêtait un cheval en pleine course et même étouffait entre ses bras un taureau furieux. On ne pouvait l'égaliser aux jeux d'adresse et lorsqu'il jouait à la fossette, aux quilles ou à la paume il blessait toujours quelqu'un des joueurs; si bien que personne ne voulait plus jouer avec lui. Il se déclarait hautement l'homme sans peur et couchait tantôt dans un sentier de la forêt d'Argonne tantôt sur une tombe fraîchement remuée; il bravait tout danger.

\*\*\*

Un jour les plus hardis du pays résolurent de mettre son sang-froid à l'épreuve. A l'endroit du cimetière où Jean de l'Ours avait accoutumé de s'étendre, ils creusèrent une fosse large et profonde et la recouvrirent habilement de gazon et d'un léger branchage. Puis ils recommandèrent à Jean l'Ours de ne plus coucher au cimetière : on avait vu, paraît-il, un revenant ... C'était trop dangereux.

Jean de l'Ours se contenta de rire et les pria de le suivre. Mais simulant l'effroi, ils s'enfuirent et se cachèrent adroitement, attendant avec une joyeuse impatience le moment où Jean de l'Ours, pris de peur, tremblerait devant l'un d'eux déguisé en revenant.

Jean de l'Ours s'en fut coucher bien tranquillement à sa place accoutumée.

Il tomba dans la fosse mais il en sortit aussitôt et vit alors devant lui un revenant drapé dans un linceul.

- Qui t'a permis de descendre dans ma tombe? dit le revenant d'une voix sépulcrale.

- Et toi, répondit sans sourciller Jean l'Ours, qui t'a permis d'en sortir?

Et d'une main large et vigoureuse il saisit le pseudorevenant et l'envoya broyé et disloqué dans la fosse.

Dès ce moment, personne ne douta plus de la vaillance de Jean de l'Ours : on le fuyait même, car sa taille prenant des proportions de plus en plus grandes mesurait au moins dix-huit pieds. Assez indifférent à l'estime de ses semblables; il s'en allait chasser au fond des bois, ayant à la main un immense pieu qu'il maniait comme un jonc.

Un jour, Jean de l'Ours rencontra, dans les profondeurs de la forêt, un homme, un géant comme lui, qui tordait entre ses longs bras un chêne de dix pieds de « tour ».

- Comment t'appelles-tu? lui cria-t-il.

- Je m'appelle Jean de l'Ours ou l'homme sans peur.

- Je suis le géant Tord-Chêne, répondit l'autre.

Et tous deux s'en allèrent à l'aventure, devisant comme de vieux amis. Sortis de la forêt, Tord-Chêne et Jean de l'Ours furent bien surpris de voir un véritable hercule qui s'efforçait d'arracher une montagne. C'était le géant Tranche-Montagne.

- Que fais-tu donc? lui dirent-ils.

- Je cherche la bourse de mon père qui est cachée sous cette montagne. Aidez-moi et nous partagerons. D'un coup d'épaule ils déplacèrent alors la montagne et découvrirent un trésor immense dont ils firent trois parts, comme il était convenu. Puis chacun s'en alla de son côté emportant une véritable charge de

pièces d'or et de diamants. Jean de l'Ours s'empressa de retourner auprès de ses parents et leur abandonna toutes ses richesses.

Un soir, sa grand-mère, âgée de plus d'un siècle, lui révéla l'existence d'un palais souterrain, au plus profond de la forêt. Jadis, les plus anciens racontaient sur cette demeure mystérieuse des détails fantastiques et transmis de génération en génération. Elle-même, tout enfant, ramassant du bois mort dans la forêt, avait un jour rencontré une fée, si vieille, si vieille qu'elle était courbée jusqu'à terre. Elle avait salué bien respectueusement cette fée, elle avait même conversé avec elle et celle dernière pour la récompenser de sa gentillesse lui avait donné un petit pot de graisse guérissant toutes plaies et blessures. Puis la bonne vieille fée avait disparu comme par enchantement.

- Mon enfant, disait l'aïeule à Jean de l'Ours, je te confie ce petit pot de graisse; promets-moi de le garder précieusement et de t'en servir, s'il t'arrivait d'être blessé par les bêtes féroces ou par les mauvais génies de la forêt.

Jean de l'Ours, en possession de l'onguent fameux partit dès le lendemain à la recherche du mystérieux palais. Il dit adieu à ses parents qui, tout en larmes, se demandaient anxieusement s'il reviendrait jamais ?

\*\*\*

Après de minutieuses recherches, et suivant les indications de l'aïeule, Jean de l'Ours arriva dans un fourré -si épais que la lumière du soleil n'y pénétrait jamais. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il mit le pied sur une trappe invisible et tomba comme un bolide dans une salle du château. Il avait dû tomber d'une hauteur prodigieuse car il ne se releva qu'après un long évanouissement et les membres meurtris. Il se remit peu à peu et fit avec précaution le tour de plusieurs appartements; dans de petits coupillons brillait une lumière éblouissante. Jean de l'Ours ne vit personne et cependant la demeure semblait entretenue et la table était servie. Le lendemain, dans le parc attenant

au palais, il vit venir à lui un aigle géant, tout disposé à s'entretenir familièrement avec lui.

Jean de l'Ours tout-à-fait rassuré et lesté d'un bon repas, voulut ensuite nettoyer et balayer la salle qu'il occupait, cette salle précisément où il s'était trouvé à demi-mort, en tombant du haut de la forêt. Il s'aperçut alors que le sol était fort poussiéreux en un certain endroit et, détail plus étrange, la poussière dissimulait une large tache noirâtre qui s'obstinait à ne point disparaître. Il se mettait donc en devoir de frotter un peu plus fort, lorsqu'une tête aux regards effrayants surgit tout-à-coup du sol, à l'endroit même où se trouvait la tache.

Sans hésiter Jean de l'Ours coupa cette tête et la fit rouler comme une boule dans la grande cheminée, mais la tête disparut aussitôt et la tache noirâtre se montra de nouveau. Le lendemain, il fit sa promenade habituelle au jardin, dont les arbres portaient non pas des fruits mais des pierres précieuses et des rubis d'une grosseur extraordinaire. A son grand désespoir, il ne vit point l'aigle apprivoisé. Avant de s'asseoir à cette table sur laquelle les mets les plus savoureux se trouvaient tout-à-coup et par enchantement, Jean de l'Ours voulut encore faire disparaître celle tache noirâtre qui l'obsédait. La tache disparut en effet, mais la tête aux regards effrayants dans leur fixité, s'éleva de terre une seconde fois. Jean de l'Ours envoya la tête dans l'âtre, elle disparut encore dans la cheminée. Pendant cinq jours Jean de l'Ours continua cette vie monotone, avec les mêmes épisodes : tache noirâtre et tête effrayante apparaissant et disparaissant tour à tour, enfin la table toujours chargée de mets succulents. Il se désolait réellement de ne plus rencontrer nulle part l'aigle qui semblait un peu le maître dans la maison. Pourquoi cet aigle, qui avait paru s'intéresser à lui, demeurait-il invisible maintenant? Le huitième jour, Jean de l'Ours n'y tenant plus, étouffant dans cette atmosphère de prison, et sentant bouillonner en lui ses instincts de destruction et de lutte, s'en fut dehors afin de trouver quelque issue par laquelle il pourrait enfin s'échapper. Comme il fut heureux en voyant l'aigle voler vers lui!

- Je sais que tu cherches à t'enfuir; je puis te venir en aide.

- Oh! oui, répondit Jean de l'Ours : sors-moi bien vile de ce lieu où je me meurs.

- Un seul passage peut nous conduire à la terre, le puits des fées, aucun homme mortel ne saurait y passer; je t'y introduirai cependant, à la condition que tu me donnes un morceau de viande chaque fois que j'ouvrirai mon bec, sans quoi nous retomberions tous deux au fond de ce puits dont la profondeur est pour moi-même un mystère.

- Merci, merci, dit Jean de l'Ours : mais dis moi, mon bon aigle où je pourrai trouver les provisions de route.

- Va au fond du jardin, suis un petit sentier et tu verras bientôt dans une immense prairie des troupeaux de bœufs. Il te sera facile d'en tuer un et de le découper en morceaux que tu mettras dans un sac. Que demain tout soit prêt et nous partirons.

\*\*\*

Le lendemain, le château avait comme un air de fête, les lumières, dans leurs petits coupillons, semblaient plus vives que jamais, la poussière et la tache noirâtre avaient disparu. Jean de l'Ours en fut frappé, mais il ne songeait qu'à son départ et, muni pour le voyage, monta bien vite sur le dos de l'aigle.

Une fois engagé dans le puits des fées, l'aigle ouvrit bientôt son large bec, et Jean de l'Ours lui sortit du sac un morceau de viande. A chaque vol de l'aigle un espace considérable était franchi. Mais la distance du château à la terre était immense et l'aigle ouvrit si souvent le bec que le sac se trouva vide à quelques toises de la terre. La lumière du jour perçait maintenant les ténèbres du puits. Cependant l'aigle faiblissait et chaque fois qu'il ouvrait le bec il descendait plutôt qu'il ne montait. Il fit comprendre à Jean de l'Ours qu'ils étaient perdus. Que faire? Le sac était malheureusement vide. Mu par une inspiration subite

Jean de l'Ours tailla dans une de ses cuisses un morceau qu'il s'empressa de jeter dans le bec entr'ouvert. L'aigle reprit des forces et dans un magnifique coup d'ailes, ils se trouvèrent presque à l'orifice du puits. Hélas! le bec s'entr'ouvrait de nouveau... Alors, avec un courage admirable, Jean de l'Ours trancha dans son autre cuisse. L'aigle atteignit enfin la margelle du puits et Jean de l'Ours mit pied à terre, non sans caresser et remercier l'aigle secourable qui d'un vol plané disparut aussitôt dans les profondeurs du puits des fées.

Jean était sauvé mais il perdait son sang et sa vigueur par les deux plaies béantes. Qu'allait-il devenir? Lui si fier de sa force, pouvait-il songer encore aux aventures héroïques? Comme on allait désormais le tourner en ridicule!

Heureusement, il se souvint du petit pot de graisse qui ne l'avait jamais quitté. Se frotter avec cet onguent merveilleux fut l'affaire d'un instant. Et quel bonheur ! Il sentait les chairs repousser sous la friction salutaire. Certes, la bonne fée n'avait point trompé son aïeule. Se sentant rajeuni et plus fort que jamais, il riait maintenant de sa détresse et courait à de nouveaux dangers.

\*\*\*

Jean de l'Ours se trouvait non loin d'une rivière, il en suivit les rives, heureux de respirer à pleins poumons et cherchant où déraciner un arbre vigoureux qui lui servirait de canne. Chemin faisant, il se trouva tout-à-coup face à face avec un géant comme lui, aux allures bizarres et revêtu d'un costume étrange.

Cet homme, qu'il croyait un pêcheur, était l'infortuné dont la tête s'élevait de terre chaque fois que Jean de l'Ours s'efforçait de faire disparaître la tache noirâtre du château des fées. Ce malheureux était victime d'un enchantement qui ne devait cesser que lorsqu'un mortel comme lui, ne craindrait point de couper sa tête et de la tenir entre ses mains; Jean de l'Ours par son courage extraordinaire l'avait donc sauvé et soustrait au pouvoir des génies malfaisants.

Il était plus fort encore que Jean de l'Ours et le lui montra, Tous deux firent assaut de force et d'adresse, tordant des chênes séculaires, jonglant avec des rochers. Jean de l'Ours honteux et confus de son évidente infériorité entra dans une fureur indescriptible. Dans un mouvement irréfléchi, il allait même frapper son adversaire, mais ce dernier ne lui en donna pas le temps. Prompt comme l'éclair, il lui arracha sa canne des mains et s'abattit sur sa tête : Jean de l'Ours tourna sur lui même et tomba comme une masse. Quand il reprit connaissance et rouvrit les yeux, l'invincible étranger avait disparu de l'horizon, mais aux pieds du pauvre Jean de l'Ours était une tablette avec ces mots : « Si fort et si habile que l'on soit, on trouve toujours son maître (1). »

(1) D'après les souvenirs de MM. H. Paupette, de Sainte-Menehould et E. Gerfaux, de Moiremont. Souvenirs bien anciens : M. H. Paupette les tient son grand-père Jean Philbert, et de M.E. Gerfaux, de Ch. Soudant, dit « le père Doudou ». Ce dernier, qui aurait aujourd'hui plus de cent-dix ans, narrait ce conte et d'autres, à la veillée, il y a plus de soixante-six ans. Son père, Pierre-Joseph Soudant et conteur non motus émérite, fut nommé garfé forestier par Charles X qui n'était encore que Charles-Philippe, comte d'Artois, 10 juillet 1820. La famille Soudant, qui a fourni à la France de aillants soldats, était originaire de La Neuville-au-Pont. Un de ses membres, Charles Soudant, époux de Jeanne Charbonnier et l'aïeul de notre « père Doudou », vint au XVIIIe siècle s'établir à Moiremont, chargé, en qualité de maître charpentier, d'importants travaux à l'abbaye. (Arch. de l'auteur et trad. locales.)

L'intrépide Gayant et Culotte-Verte (contes de DEULIN) et Jean de l'Ours (contes lorrains de COSQUIN) offrent quelques traits de ressemblance avec notre Jean de l'Ours argonnais.